

# Patrick Grainville

*de l'Académie française*

## Les yeux de Milos



ROMAN  
SEUIL



# LES YEUX DE MILOS



*PATRICK GRAINVILLE*  
*de l'Académie française*

# LES YEUX DE MILOS

r o m a n

*ÉDITIONS DU SEUIL*  
*57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX<sup>e</sup>*

ISBN 978-2-02-146869-4

© ÉDITIONS DU SEUIL, JANVIER 2021

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.seuil.com](http://www.seuil.com)

Quand il naquit, Milos, comme tous les bébés du monde, était aveugle. Ses yeux semblaient encore englués dans l'océan du placenta maternel. Un paradis si profond qu'il ne nécessitait aucun regard, aucune curiosité, aucune question. Myriam, sa mère, déclarait pourtant avec aplomb qu'il la regardait. Loïc, le père, la corrigeait avec tendresse en lui expliquant que son fils ne la voyait pas mais tournait sa tête vers elle, vers son odeur. Cette histoire d'odeur, Myriam la connaissait mais elle lui semblait trop exclusivement animale. Et elle avait la conviction intime que son fils la regardait par miracle.

Pendant ses premières années, Milos posséda des yeux de couleur indéfinie, un peu bleutés comme ceux de sa mère. Mais vers les 10 ans une mutation s'opéra, et les iris du garçon devinrent plus bleus. En une année, ils changèrent profondément, le bleu s'épura, s'intensifia, si clair, si lumineux, qu'il happait l'attention, attirait sur Milos l'émerveillement. Celui-ci fut rapidement généré par son regard extraordinaire. Le bleu de la beauté absolue et de la folie. Il était désormais l'objet d'une sidération si répétitive qu'elle faisait de lui une sorte de phénomène, oui, de monstre. Milos était précoce, déjà la préadolescence sourdait en lui, et il aurait tant aimé qu'on ne voie pas ces métamorphoses. Il désirait rester caché mais ses yeux le désignaient, l'exhibaient jusqu'à la honte. Myriam tentait de minimiser ce drame qu'elle attribuait à la

timidité du jeune âge. Loïc en riait. Mais une scène bientôt expulsa violemment Milos de l'enfance et le précipita dans le cataclysme de la cruauté.

Il s'agissait d'une gamine d'Antibes, où la famille habitait. Elle avait coutume de jouer avec Milos. Elle était sa petite amoureuse. Milos était subjugué par ses impulsions, ses caprices et ses audaces. Mais il la redoutait un peu. Zoé adorait bander les yeux de ses camarades dans une sorte de colin-maillard de son cru. Milos se prêtait à cette volonté avec un mélange d'inquiétude et d'apaisement quand il sentait son regard sombrer dans la nuit et que la petite fille tournoyait autour de lui, le touchait, esquissait des gestes malicieux. Il avait un peu peur mais il était excité par cette présence d'un fantôme tourbillonnant, exigeant. Il entendait Zoé pousser ses rires de petite sorcière inventive. Il attendait.

Un jour, elle réunit autour de son ami les autres enfants qui partageaient le rite. Soudain, elle arracha avec violence le masque de Milos et, dans une attitude de voyeurisme si exaspéré qu'il s'en souviendrait toute sa vie, elle le regarda comme elle ne l'avait jamais fait, avec une expression de folie écarquillée, de frénésie. Tout son corps était tendu en avant, galvanisé, tandis qu'elle le sondait, le fouillait, le dévorait des yeux avec une boulimie hystérique. Une mimique vicieuse remplissait ses prunelles qu'elle dardait sur Milos comme sur une bête indigne. Ils étaient sur la plage, éloignés des adultes. Tout à coup, Zoé se pencha, saisit une poignée de sable crissant et la jeta au visage de Milos, en plein dans les yeux.

Loïc et Myriam rencontrèrent les parents de Zoé. Ces derniers réprouvèrent le geste de leur fille mais en minimisèrent la portée. Elle était si jeune ! Un mot malheureux échappa à Myriam, qui suggéra que Zoé était un peu perverse. Aussitôt les parents firent front devant ce qualificatif qu'ils trouvaient tout à fait inapproprié. On se quitta sur ce malentendu. Quelques jours après Zoé passa devant la maison de Milos en espérant qu'il l'apercevrait. En



effet, il cueillait des fleurs dans le jardin avec sa mère et vit son amie. Zoé ralentit le pas et les regarda. Myriam entraîna son fils à l'intérieur de la maison. Il n'était pas question de se réconcilier avec cette fillette dangereuse qui risquait un jour de recommencer. Milos se retrouva derrière une baie vitrée par où il voyait la petite fille qui l'attendait. Il se sentit prisonnier de sa mère mais gardait un vif ressentiment envers Zoé. Toutefois l'attente têtue de cette dernière, sa perplexité, son expression d'incrédulité le troublaient, le tourmentaient. Il aurait voulu savoir s'expliquer avec elle. Mais il se sentait impuissant, incapable de trancher entre son amie et sa mère. Il resta ainsi embusqué derrière sa fenêtre tandis que la petite fille le scrutait, l'œil sombre, à travers la grille du jardin. Milos fut longtemps hanté par ce regard fixe et ténébreux qui semblait condamner sa lâcheté. Alors que c'était Zoé la coupable.

L'enfant commença de souffrir des yeux. Ce fut une série de symptômes inflammatoires qu'on attribua d'abord aux grains de sable. Myriam lui administrait en vain des gouttes de collyre, qu'il fallut arrêter car elles devenaient elles aussi irritantes à la longue. Finalement, Milos fut équipé de lunettes fumées qui dissimulaient l'éclat surnaturel de ses iris. Elles le protégeaient aussi d'une lumière dont il ne supportait plus l'agression. C'était le soleil qui lui faisait mal, lui faisait peur. Le soleil sur les vagues éblouissantes de la Méditerranée immense. Il refusa d'aller à la plage. Sa mère pourtant essayait de l'emmener avec elle pour éviter une rupture radicale avec le monde extérieur. Mais derrière ses lunettes la mer était terne, comme éteinte, le ciel blanchi. C'était un monde aveuglé, désamorcé de son charme, de sa violence crue.

L'école se mua pour le garçon en supplice. Car il y croisait Zoé, qui gardait avec lui une distance stricte. Comme si une ligne invisible lui interdisait d'approcher – c'était sans doute un ordre de la famille et des maîtres. Cependant souvent, de loin, elle continuait de le scruter du même regard d'incompréhension noire telle une

malédiction. Les autres enfants révélaient une pareille suspicion avec la lame de leurs yeux glissée par en dessous. On le changea d'école. Il fut placé dans le privé.

Milos devint un excellent élève. Un après-midi d'hiver, il neigea. Les flocons étaient rares à Antibes et les enfants en profitèrent pour jouer tout leur saoul dans la cour de récréation, improviser de longues glissades. Milos dérapa sur une plaque de neige verglacée et tomba. Sa chute décrocha les lunettes de ses yeux. Il était à genoux, plongé en plein désarroi. La fille qui partageait le jeu surprit l'émouvant, le merveilleux regard piégé comme en flagrant délit de rayonnement. Milos mesura l'impact du bleu précieux sur le visage de sa camarade. Une expression un peu ivre, un peu hagarde, l'envahissait. Elle semblait faire face à une apparition, au surgissement d'un animal, d'un joyau fabuleux. Mais elle se ressaisit vite et lui adressa un sourire d'une angélique douceur en lui tendant d'un air désarmé les lunettes tombées dans la neige. Elle s'appelait Marine et elle devint sa petite amoureuse.

Quelques années plus tard, Milos comprit que sa mère ne l'avait pas appelé ainsi par hasard. Elle ne l'avait pas prénommé Milos en raison de la consonance tchèque. Il devait reconstituer les faits au fil du temps. Sa mère se souvenait d'un séjour qu'elle avait accompli à la fin de son adolescence dans les Cyclades, en Crète et sur l'île de Milos. Ce fut un été absolu, dans le bleu extrême. Une joie dans une réverbération blanche dont elle ne savait plus si elle venait de l'éclat des maisons ou des plages éblouissantes. Il apprit bien plus tard, par des confidences et des fuites, qu'elle avait rencontré un homme fascinant sur une plage, en Crète. Mais peut-être avait-il magnifié cet amour sauvage et légendaire. Une sorte de rapt, comme celui d'Europe enlevée par Jupiter métamorphosé en taureau. Myriam avait cueilli des fleurs qu'elle avait offertes à l'inconnu qui lui souriait. Il l'avait caressée, portée dans ses bras, emmenée nager dans la mer. Ils étaient revenus sur le

rivage, dans un bois de saules, au bord d'une source, elle s'était donnée et il l'avait prise sans la blesser. Puis ils avaient séjourné une semaine à Milos. Ainsi avait-elle échappé à la tragédie de la douleur initiatique. La Crète et Milos restaient dans sa mémoire un lieu sublime. Plus tard, ayant eu l'enfant avec Loïc, elle aurait presque songé à l'appeler Minos, à cause de la Crète dont ce dernier fut le roi et, surtout, parce qu'il était né d'Europe ravie par Jupiter transformé en taureau blanc. Mais la consonance infernale du nom l'en dissuada. Elle le transforma en Milos, du nom de cette île où son premier amant l'avait emmenée pour poursuivre leurs vacances amoureuses.

Jamais elle n'avait raconté à Loïc l'extase de la première fois. Car il était jaloux. Mais surtout il était impossible à Myriam de trouver les mots pour dire cette félicité étourdissante de ses 17 ans. Elle aurait eu l'impression de la corrompre, d'en perdre l'image. Même si, au fond, il ne s'agissait plus d'une représentation précise et concrète mais d'un souvenir un peu halluciné, d'une pureté où elle s'abîmait. La première fois que Milos crut saisir cette histoire d'île originelle, ce fut en surprenant une conversation intime entre sa mère et une amie.

Il entendit aussi Myriam évoquer le Minotaure, qu'elle reliait à Picasso, dont le château-musée était sis sur la corniche d'Antibes. Milos trouvait ce nom de peintre à la fois comique et mystérieux. Myriam l'admirait avec passion. Une autre fois, avec ses parents, ils passèrent le long de la même promenade qui dominait les murailles de la ville. Et, à côté du musée Picasso, ils regardèrent le dernier atelier de Nicolas de Staël, cette terrasse d'où il s'était jeté pour se tuer. Ils lui expliquèrent la chose avec le maximum de tact. Mais leurs mots ne parvinrent pas à réduire l'impact du fait brut. Alors Picasso et de Staël établirent dans son imaginaire une figure double, antagoniste et presque sacrée, inhérente à Antibes où il était né, au génie de la cité dont il ne savait s'il était bienfaisant ou secrètement maléfique. C'était une sorte d'envoûtement des possibles.

Marine, adolescente, adorait se baigner sur la plage de la Garoupe, à laquelle ils se rendaient à vélo. Ils savaient que c'était la plage préférée de Picasso, qui y venait avec Olga, au temps de leur amour intact. Le bleu de la masse océanique dansait sous le feu du soleil. Marine tenait la main de Milos et l'entraînait dans cette espèce de pèlerinage vers l'absolu. Il ne portait plus ses habituelles lunettes mais un masque de plongée à la transparence teintée qui continuait de dérober ses prunelles. Il enviait les autres qui jouissaient d'un contact direct avec l'espace illuminé, l'affrontaient avec une allégresse tranchante, une sorte de défi. Marine était peut-être tentée de l'inviter à abandonner le masque, Milos devinait parfois une intention s'esquisser dans son regard qui inclinait dans ce sens. Mais elle n'osait pas. Alors elle plongeait dans la mousse de l'écume, se trémoussait, bandait les muscles de ses reins, de son dos, nageait. Et Milos l'imitait, mais il lui semblait qu'il n'adhérait pas complètement à l'action. Il devait mimer sa joie avant de la ressentir et il ne l'éprouvait pas avec la plénitude que Marine manifestait.

Vers le soir, après avoir paressé sur le sable, quand la plage se vidait, ils rejoignaient une zone de rochers escarpés. Marine embrassait les lèvres de Milos en lui ôtant doucement ses lunettes. Chaque fois, pendant ce baiser, elle fermait les yeux pour rassurer Milos ou peut-être pour s'éviter à elle-même d'être confrontée

à cette folie de regard pur, à son bleu tabou. Lui la contemplait, saisi par la beauté de son visage totalement offert, harmonieux, lissé comme dans la prière, en proie à la sainteté de l'amour.

Milos fit des cauchemars et fut atteint de crises de somnambulisme. Ses parents durent convenir que la crise n'était pas passée. Ils se résignèrent à le conduire chez une psychologue. La psy expliqua à Myriam et à Loïc que sa technique consistait par différents exercices à renforcer le moi de Milos. En effet, Milos devait apprendre à la regarder, petit à petit, en quittant ses lunettes. Sans dérober les yeux ni fuir. Il devait prendre le dessus, quitte à être agressif.

Milos ne l'était guère. Il sentait que la psy le poussait hors de ses gonds. Mais il ne céda pas à cette injonction qui lui semblait factice. La psy disait aux parents qu'il y avait de la violence dans leur fils de 16 ans mais qu'elle ne sortait pas. Quand Milos parvenait à fixer de son regard la thérapeute, il percevait cette espèce d'expression qu'elle adoptait où elle essayait de voiler, d'effacer, la curiosité ressentie devant la beauté des yeux de son patient. Il notait ce qu'il y avait de forcé dans son attitude, son naturel un peu fabriqué.

Milos ne parlait jamais à Marine de la psy. Ils se déshabillaient et ils se caressaient. Ils n'allaient pas au-delà.

La pinède s'étendait devant eux, striée de troncs, ailée de branches longues et noires. L'air en était tout parfumé. Le T-shirt de Marine moula sa poitrine en sueur. La serviette de bain lui fouettait les cuisses avec douceur. Il y eut un raidillon très escarpé qui tira sur leurs mollets. Du sommet d'une série de dunes, ils virent la mer gicler dans la vaste lumière. Bloc de bleu sans vapeur taillé dans le soleil. Marine se déshabilla

complètement et courut vers l'eau sans regarder Milos. Il fut jaloux de sa liberté mais sa blessure était contrebalancée par le jeu leste et musclé des fesses de Marine qui aiguisaient son désir. Il se dévêtit, posa ses lunettes et sa serviette sur une écorce sèche et rejoignit son amie à toute vitesse. Elle avait traversé la vague d'un plongeon frontal et réapparaissait de l'autre côté dans une zone presque calme où l'on pouvait nager. Milos, moins aguerri, ne savait piquer droit dans le renflement houleux. Marine, rieuse, surgit dans un bouillonnement, lui passant le bras autour du cou. Ils nagèrent longtemps, tous deux, se saisissant, s'embrassant, se lâchant, tournoyant l'un autour de l'autre. Marine avec une rapidité de sirène disparut tout à coup. Milos sentit le corps fluide le long de ses jambes. Il les écarta pour laisser passer la fusée de muscles. Il oscilla sous la poussée. Elle émergea, ses cheveux gluants lui faisaient un casque garçonnier. Elle dévora les lèvres de son ami en le regardant de façon éperdue.

Ils quittèrent le rivage, s'allongèrent au soleil en se caressant. Puis, main dans la main, ils gagnèrent les dunes, prirent leurs serviettes et dévalèrent vers la forêt. Ils trouvèrent une niche fraîche, ombreuse, que la brise balayait, répandant tous les sucres, les ferments des aiguilles et de la résine des pins. Marine avait étendu sa serviette et pressait Milos contre sa poitrine et son ventre avec une passion tendre, une intensité qui transfiguraient son visage. Elle fermait les yeux avec langueur. Milos se fourra dans l'écartement des cuisses, s'aidant de la main, s'agitant, s'essoufflant soudain, cœur battant. Il sentit la résistance, insista, aveuglé, dans une espèce de ruade résolue. Et cela céda, entra. Il éprouva alors un sentiment de liberté, de soulagement ivre, exécuta plusieurs mouvements avides, insista. Mais Marine se crispa. Ses yeux s'ouvrirent et Milos fut frappé par le regard indicible de son amie. Il s'affaissa de côté, poignardé par ce regard écarquillé qui le scrutait, l'interrogeait, le cherchait, semblait ne plus le reconnaître. Une stupeur avait envahi les yeux de

Marine qui se ressaisit aussitôt, affectant un petit sourire pauvre et tendre.

Le sang coulait le long de sa cuisse. Elle l'essuyait avec sa serviette qu'elle comprimait contre son sexe. Milos était terrorisé. La forêt et la plage qu'ils avaient choisie étaient éloignées de tout. Ils entreprirent la traversée du retour sur un sentier qui n'en finissait pas, accablés par la chaleur, sans la moindre goutte à boire. Marine gardait la serviette coincée entre ses cuisses, ce qui brisait sa marche d'animal blessé, vacillant. Milos pleurait. Il leur semblait errer, condamnés par une malédiction qui les broyait. Milos avait honte et se sentait coupable. Marine bégayait que ce n'était pas de sa faute, que ce n'était pas grave, que c'était normal. La forêt brûlait autour d'eux ses parfums violents. Puis, quand ils rejoignirent la route, une stridence les submergea, la frénésie de toutes les cigales criblant l'espace de leur volume sonore, conjurées pour les harceler.

Les parents de Marine étaient absents. Ils filèrent dans la maison vide jusqu'à la chambre. Marine tamponna encore un peu et enleva la serviette, Milos vit la partie spongieuse tachée de sang. L'effroi s'engouffra dans sa poitrine, il était stupéfié de remords. Marine, étendue sur le lit, semblait dolente. Des cyclistes passèrent dans la rue en poussant des exclamations et des rires. Ils se taisaient. Ils entendaient le bruissement des insectes. L'été les enveloppait de son paroxysme indifférent. La maison était comme morte. Marine murmura que c'était fini et Milos entendit la phrase comme la rupture irréparable de leur amour tué par le bleu cruel de la mer, par la forêt toute-puissante, et par sa faute qui lui fouillait les entrailles.

Ils restèrent deux semaines sans pouvoir se voir ni se parler. Sans répondre à ceux qui s'en étonnaient avec discrétion. La mère de Milos tenta de l'aider mais il se braqua avec une telle brutalité qu'elle battit en retraite. Le papa de Marine l'adorait. Il l'avait

vue pleurer. Il entra dans sa chambre, s'assit à côté d'elle, lui prit la main en gardant le silence. Elle s'appuya gentiment contre son épaule mais ne réussit pas à dire ce qui la faisait souffrir.

Quand la psy l'invita à s'installer dans le fauteuil de leur face-à-face, il sentit monter en lui un flot de haine. Il n'aimait pas la tête, l'expression, l'attitude qu'elle adoptait, où il y avait quelque chose de professionnel, de mécanique, de distrait, qu'elle masquait par la relative douceur de sa voix. Elle recommença les exercices stéréotypés, sûre de sa pratique, de sa science du comportement, du conditionnement. Il devait la regarder dans les yeux sans vaciller en l'écoutant parler ou en lui parlant. Elle tentait de lisser, de normaliser la situation, comme si de rien n'était. Milos rentrerait ainsi dans le rang, les yeux découverts, les yeux nus, affrontés à la violence du monde. Il subirait de nouvelles agressions, verbales ou physiques. Sa beauté lui rallierait les cœurs mais lui vaudrait le ressentiment, la calomnie, le rejet, la rage. Il rejoindrait la cohorte de tous les êtres composant avec l'amour et le fiel.

Alors il ne baissa pas les yeux mais les détourna, saisi de dégoût. Elle lui commanda avec une tranquille assurance de la regarder. Dans une brutale volte-face, il lui lança :

– Vous me faites chier !

Il vit la surprise, le sursaut, dans les yeux de la thérapeute. Ce mélange d'hostilité et de jouissance secrète. Était-ce cela justement qu'elle avait voulu obtenir, cette révolte, ce passage à l'acte, ce réflexe de domination ? Ou bien était-elle quand même prise à revers dans le train-train des séances qui auraient dû progresser par degrés mais sans esclandre ?

Elle lui apparaissait comme une petite femme frisottée, rouge à lèvres vif, assez coquette, assez bien conservée, la cinquantaine



dépassée. Têtue, infatuée de sa méthode, autoritaire, cérébrale. Une tête de vieille petite fille qui réglait il ne savait quels comptes, elle aussi, avec son enfance, quel passif crapoteux, intime, résolu par un tour de force de la volonté. Ancrée, verrouillée.

Elle laissa passer un moment, puis déclara :

– Je sais que c’est difficile.

Malgré l’espèce de douceur artificielle de sa voix, elle persistait, elle réclamait son regard, son visage, sa peau, qu’elle voulait soumettre à la loi. En ce bas monde, on ne se défile pas. Elle le lui avait fait comprendre plusieurs fois.

– Je ne vous aime pas.

Il avait sorti cela froidement.

Elle émit le petit rire professionnel, institutionnel. Des colères comme la sienne, elle en avait connu, favorisé sans doute.

– La question n’est pas de m’aimer ou pas. C’est quoi la question ?

– Vous m’énervez, vous m’horripilez ! Quand je vous regarde, je vois tous vos défauts. Vos vêtements à la mode, votre maquillage soigneux mais vain ! Tous vos petits airs...

– Oui...

Elle lui avait fait souvent le coup de ce « Oui... » tactique, un peu amorti, censé ouvrir le jeu, l’inciter discrètement à continuer, à vider son sac, avant de reprendre, il le savait, le dressage rectiligne, les exercices comportementaux catalogués par ses maîtres.

– Je ne vous supporte plus. Tous vos petits airs.

Elle tentait de garder le même visage impassible et neutre, mais attentif, ouvert à tout. Cependant il voyait ce reflet de nervosité, de froideur refoulée. Il sentait que son regard bleu fixé sur elle l’envahissait, la décontenançait. Et pourtant, c’était bien ce qu’elle avait cherché, qu’il exhale sa colère. Il se sentait dénué de tout fard, lui, il se sentait pur, il lâchait son regard, il le déployait comme un océan vierge, jailli de l’intérieur, il l’épanouissait, il

en inondait l'adversaire submergée mais qui résistait avec une secrète hauteur.

– Ne cédez pas quand même à un sentiment de toute-puissance. Tout cela est bien, très bien ! Mais ne basculez pas dans l'autre sens, un nouvel excès... C'est cela que nous devrions travailler désormais. Cet équilibre.

– Je ne veux plus travailler quoi que ce soit, je ne peux plus, je n'ai plus confiance en vous. Au vrai, je n'ai jamais eu confiance.

– Mais vous savez, vous pouvez toujours changer de thérapeute...

– Je veux me tirer.

Milos se leva sans y avoir été invité, contrairement à ce qui avait toujours été la règle entre eux. Elle murmurait : « Bon... », « Bien... », esquissait la mimique ou le geste qui suspendait la séance et lui, maîtrisé, ficelé, obéissant comme un caniche, se levait, se sentait escamoté, chassé, non sans être sommé de payer.

Elle se leva à son tour. Il lui tourna le dos et se dirigea vers la porte. D'une voix calme et haute, elle lui lança :

– Il me semble que vous avez oublié quelque chose.

– Non, je ne paie pas. Je ne paie plus ! C'est fini.

– Vous savez bien que ce sont vos parents, alors, qui vont payer. Ce sont eux qui paient de toute façon, et c'est normal...

– Vous irez leur mendier vos sous !

– Mon dû, répondit-elle avec la même sobriété imperturbable, insupportable.

Elle se tut. Attendit. Il n'était pas encore parti.

– Vous savez, je suis obligée de vous le dire, ce n'est pas encore fini...

– Mon travail ?

– Oui...

– C'est un échec, fondamentalement, ça ne marche pas, cela n'a jamais marché !

– Peut-être faudra-t-il accepter de regarder la réalité en face. Vous ne partez pas au bon moment...

Elle était debout, droite devant lui, petite, en jupe plissée, bas noirs, son visage légèrement meurtri, ridé, poudré... les yeux fatigués. Voulait-elle son bien ou la vérification de ses théories ?

– Je pars. Je m'en vais. Avec mes yeux, sans mes yeux...

Il voulait la mettre en échec. Qu'elle retourne à son bureau sans son fric et qu'elle médite. Il savait qu'elle trouverait l'argument infaillible pour s'en laver les mains. Ce serait de sa faute, à cause de ses symptômes qu'il refusait d'abandonner. Elle aurait toujours le dernier mot. Une professionnelle appuyée sur la religion de ses confrères, leur enceinte inexpugnable.

– Si vous le préférez, vous pouvez tenter une psychanalyse. Ce sera plus long, mais...

– Non ! Je sais, la psychanalyse, vous détestez ! J'ai entendu un débat à la télé entre une psychanalyste et un comportementaliste. C'est la guerre, un dialogue de sourds, la haine. Chacun défend son fief, sa boutique...

– Moi, je ne vous dis pas ça.

– Mais votre ton l'a sous-entendu. Je m'en vais.

– Vous allez où ? demanda-t-elle avec douceur.

Quelque chose avait lâché soudain, elle avait posé sa question avec une espèce de sincérité naturelle, perplexe. Il répondit :

– Je vais voir...

Milos était parti sans payer. Dans la rue, il se sentit un extraordinaire sentiment de liberté. Il alla chez Marine. Elle revenait du lycée. Il l'entraîna dans la chambre. Ils se caressèrent longuement. Il ne tenta pas de la pénétrer. Ils se donnèrent avec leurs lèvres, leurs mains, tout leur corps, un plaisir inespéré. Ensuite, ils allèrent se promener le long de la mer. Sa respiration bleue était à la hauteur de leur bonheur.

Il avait trouvé le masque dans la chambre de sa mère, sur l'étagère d'une armoire. Elle s'en était servie lors d'un récent voyage en avion. L'idée s'était imposée d'un coup, à la fois nécessaire, troublante : l'utiliser avec Marine. Pourtant, leur dernière étreinte s'était passée normalement même s'ils n'étaient pas allés jusqu'au bout. Pris dans l'engrenage de leur désir, ils avaient échangé des regards spontanés. Sans peur. Mais la scène de la première fois ne s'était pas effacée pour autant. Elle surgissait soudain dans le cerveau de Milos, impromptue, souvent à contre-courant de la situation qu'il vivait. C'était en général dans des moments de paix relative ou des flambées de joie. Alors l'image se plaquait dans son esprit. Le regard incrédule de Marine, comme si elle découvrait un inconnu, un étranger, un intrus.

Ils se retrouvèrent encore dans la maison muette pendant l'absence des parents de la jeune fille. Il sortit le masque de sa poche et le jeta sur le lit, sans se décontenancer, avec un aplomb qui ne lui ressemblait pas. Elle feignit de ne pas s'étonner. Leurs baisers commencèrent. Il portait toujours ses lunettes fumées. Il les enleva doucement et se saisit du masque abandonné sur le lit. Il l'ajusta sur les yeux de Marine comme s'il s'était agi d'un jeu. Il la déshabilla complètement et se dénuda à son tour. Il l'embrassait avec frénésie, lui suçait les seins, l'intérieur des cuisses. Mais c'était surtout sa bouche qui exaspérait son désir, la bouche exquise du visage passionné dont le masque noir rehaussait la beauté d'une aura mystérieuse. Sa bouche visible, soulignée, offerte. Le contour ourlé, sinueux, des lèvres entre lesquelles le bout de la langue apparaissait, l'attendait. Il ôta ses lunettes. Et l'empoigna, la serra dans un élan glouton. La dévorant des yeux, la palpan, lui massant le pubis et la fente jusqu'à ce qu'elle soupire, respire plus fort, le cherche, l'attire, se noue à lui. Alors il

put la pénétrer avec douceur, un peu, d'abord, puis plus avant, en l'écoutant, en suspendant son souffle. Et cela jusqu'au fond de son beau ventre lisse. Ils firent l'amour pour de bon, il la retourna. Son œil fixait le coin aminci du masque qui relançait sa convoitise. Il voyait la commissure de ses lèvres plissées dans un sourire de volupté.

Ils se séparèrent enfin. Il avait remis ses lunettes. Elle quitta le masque. Elle semblait heureuse. Ils allèrent se promener dans le jardin dont elle effleurait les ramures au passage de sa longue main fine. Parfois, elle crispait avec volupté les doigts autour d'une grappe de feuilles vertes dont elle jouissait de la texture soyeuse. Et c'était comme s'il l'avait vue faire le même geste en continuant de porter le masque dans le jardin ébloui de lumière.

Les jours suivants l'image du masque avait occulté celle des yeux cruellement surpris de Marine. Ils poursuivirent le jeu quand l'occasion se présentait, que la maison était déserte. Par la fenêtre ouverte le ciel entraînait dans la pièce parfumée. Un soir torride, ce fut un coléoptère géant dont ils ignoraient le nom et dont ils admirèrent un peu effrayés la carapace compliquée. Mais un après-midi il sentit le léger dépit de la jeune fille, une imperceptible réticence à se revêtir encore de l'oripeau dont il ne se lassait pas. Il écarta l'accessoire, garda ses lunettes. Elle les lui enleva avec un joli sourire au détour de leurs baisers. Il fut frappé par une sorte d'anesthésie, de décalage, et ne put reprendre le fil de l'étreinte. Il perdit son désir. Elle le caressa comme si rien ne s'était passé.

Les parents de Milos accueillirent deux amies à déjeuner. Jeanne et Samantha. Cette dernière était celle à qui sa mère avait raconté l'aventure de son premier amour dans les Cyclades. En

général Milos était mal à l'aise pendant ces réunions qui ne le concernaient pas mais où il sentait que son père et sa mère tentaient d'améliorer sa sociabilité défaillante. Le repas eut lieu dans le jardin, ce qui rassurait Milos, moins confiné, moins exposé. Jeanne avait la quarantaine. Pantalon corsaire et chemisier ouvert. Blonde, cheveux courts, sans fard. Mais celle qui l'accompagnait attirait secrètement le garçon. Derrière ses lunettes fumées, il osait glisser des regards vers elle, surtout lorsqu'elle s'adressait à Myriam, sa mère, ou à Loïc, son père plein d'amabilité envers les visiteuses. Elle s'appelait Samantha. Elle portait un short moulant. Elle était assise à côté de Milos, qui était sensible à sa voix très douce, légèrement musicale et précieuse. Elle demanda au garçon ce qu'il faisait dans la vie... Intimidé, il répondit qu'il voulait, après le bac, entreprendre des études d'archéologie à l'Université de Nice et s'orienter vers la préhistoire. Elle aiguïsa son regard sur lui avec une clairvoyance malicieuse et lui dit :

– Vous voulez en savoir plus sur ce qui s'est passé avant.

Milos ne comprit pas bien la phrase, mais il en perçut l'écho, le sous-entendu intime. Myriam le regardait avec attention, admiration, mais aussi cette petite pointe d'inquiétude vigilante qu'elle trahissait quand Milos était en public et qu'il risquait de tourner soudain les talons ou de quitter la table, sans explication. Sa mère redoutait ces incidents, les aléas d'un caractère intempestif. Samantha avait repris la conversation avec les autres. Elle parlait beaucoup de Picasso, d'un air presque entendu avec Myriam, mais, de temps en temps, Milos sentait son regard se poser sur son visage. Il voyait le short de la jeune femme et ses cuisses longues et musclées.

Après le déjeuner, ils allèrent s'installer sous les arbres du jardin pour prendre le café. Samantha marchait sur le gazon de son pas élégant, souple. Elle évoluait autour des fleurs et des taillis, ne chassait pas les abeilles et les insectes que ses sucs semblaient aimer. Elle s'en amusait. Au bout d'un moment

Milos quitta le jardin pour aller pisser dans la salle de bains. Puis il enleva ses lunettes pour s'éponger le visage. Tout à coup, il sentit une main sur son épaule, sursauta, se retourna. Les iris bruns de Samantha devinrent plus sombres, plus brillants, comme injectés d'une étincelle d'ivresse.

– Vous êtes très beau !

Milos détestait qu'on lui fasse une remarque sur sa beauté. Il en était toujours blessé, comme par le sentiment d'une agression, d'une aliénation. Il savait que sa mère prévenait ses amis de sa susceptibilité. Ils étaient incités à ne pas poser de questions sur les lunettes fumées. Étrangement, Milos n'éprouva pas l'habituelle humiliation, cette impression d'être exhibé et comme désagrégé par le compliment. Samantha remarqua que leurs shorts étaient de la même couleur bise. Alors elle mit doucement les mains sur les tempes du garçon en repoussant les cheveux mouillés et le contempla, sans l'habituel ravissement hébété qu'il redoutait mais avec une sorte de sagacité profonde et tendre.

– Je me demande moi aussi ce qu'il se passait dans les grottes primitives.

Dans la situation, ses propos paraissaient inadéquats. Il garda le silence.

– Ils sont partis se promener, dit-elle. Moi je n'avais plus envie de quitter votre jardin.

Elle passait de la préhistoire au présent sans transition. Elle se pencha vers le lavabo et rinça son visage à son tour sans s'éponger. Puis fit volte-face en souriant et allongea la main vers les cuisses de Milos, qu'elle caressa en fermant les yeux avec une expression de concentration sensuelle. Elle se serra contre lui, l'embrassa dans le cou, lui suça la peau de ses lèvres délicates tout en glissant les doigts dans l'échancrure de son short. Elle lui chuchota une obscénité.

Cette phrase qui aurait dû effaroucher le jeune homme par sa trivialité fut prononcée avec un naturel si voluptueux, une

gentillesse si transparente, qu'il s'abandonna à la main de Samantha. Personne ne lui avait parlé de la sorte, en provoquant un tel choc d'excitation en lui. Soudain elle refoula complètement son propre short qui la comprimait, révélant la marque claire de sa peau protégée du soleil par les maillots de bain, et pressa son pubis contre la cuisse du garçon qu'elle éperonnait, chevauchait avec une frénésie tendre, hallucinée. Il lui sembla qu'il n'avait jamais vu un visage si beau dans le plaisir, un ventre si soyeux, une toison si fine. Et sa semence jaillit dans la main fine qui n'avait cessé de le manier.

Ils prirent une douche commune et regagnèrent le jardin fleuri. Quelques guêpes dorées tourbillonnaient autour de Samantha, qui n'avait pas peur.



Milos n'éprouvait pas de remords. Il aimait Marine. Samantha n'empiétait pas sur cet amour. Elle existait dans une enceinte complètement à part, protégée par une nuée de guêpes, un venin merveilleux.

Ils réussirent leur bac avec mention. Milos commença donc ses études d'archéologie. Marine choisit les langues, dont l'anglais.

Marine et Milos vénéraient la corniche de la ville qui les menait à la cathédrale et au château Grimaldi, où était installé le musée Picasso. C'était toujours la même surprise, le même bonheur de marcher en plongeant le regard loin sur la mer. Ils espaçaient, toutefois, leurs visites pour éviter l'usure de l'habitude. Ils quittaient la place du marché, les ruelles pleines de cohues et de touristes, et montaient là-haut, comme à la cime du bleu et du soleil. Là, une autre planète commençait. Le cercle de la Méditerranée, la boucle du rivage ébloui vers la presqu'île. La belle cathédrale ocrée avec ses lignes qui évoquaient une architecture de De Chirico. Cette brèche de bleu pur et géométrique entre le corps de l'église et la muraille du château. Comme un passage surnaturel vers l'au-delà.

Le château avait un aspect archaïque de forteresse dressée contre les razzias. Rien de majestueux, nul style Renaissance, mais une demeure cailloutée, robuste, armée de son donjon médiéval. Attachante, affective. Comme maritime et rustique. Paysanne, familière, au bord de l'abîme. Ils entraient et passaient directement à la terrasse ouverte. La corne d'abondance de la Méditerranée dégorgeait sa jarre de lumière. Un bleu de demiurge, bleu de Cyclades, bleu de Crète, bleu d'un impossible amour qui leur donnait la conscience d'être des invités furtifs et mortels. Car les dieux évoluaient sur la mer. Des figures de taureaux, de sirènes, des Ulysse, des Circé. Les sculptures de Germaine Richier détachaient leurs dissymétries noires sur l'azur. Vigies brutes, bicornues, déesses mères.

Ils allaient voir *La Joie de vivre*, que Picasso était venu peindre après la guerre, dans ce château même. Danse et faune joueur de flûte. Dominance de bleu, de jaune. Torsade de bacchante aux seins généreux. Séduction du Centaure. Joie radieuse. Les céramiques que Picasso avait peintes à Vallauris offraient toutes les facettes de son génie polymorphe. Taureaux, chevaux, cavaliers, têtes de soleil, faunes, barbes de rayons, chèvres, chouettes, boucs, femmes, femmes nues, fables de filles, fêtes du désir. Calligraphie des fesses. Adoration toujours.

Marine regardait le sourire de Milos. Il avait enlevé ses lunettes. Il absorbait ces images dans le foyer de ses yeux rares, de ses yeux vierges qu'il semblait avoir réservés pour l'ardeur de la grande, de la redoutable beauté.

Ils finissaient toujours leur visite par l'immense *Concert* de Nicolas de Staël, que le peintre avait laissé inachevé. Vaincu. Le piano noir et massif comme un tombeau sur fond rouge sang, l'intervalle dévoré par le vide et, de l'autre côté, l'urne de la contrebasse, son sarcophage piriforme, géant, absurde. Il avait peint cette équation suspendue, extrême, avant de se jeter de la terrasse de sa maison, près du château marin de Picasso. À la face

du paradis. Quel ultime regard avait lancé Nicolas de Staël du balcon bleu de l'absolu ? La Méditerranée n'était-elle, ce matin de la mort, qu'un Vésuve éteint ? Là, tout à côté du Picasso joyeux, renaissant, aux avatars intarissables. L'échec du peintre le plus pur. Le suicide de Nicolas. Dans la gueule et le rire du Minotaure. Comme si la corne de la bête était sortie de la cape des eaux étincelantes pour saisir et transpercer le torero slave et perdu de la peinture.

Dans l'escalier, en redescendant, Milos était happé par les photos de Picasso. Ses yeux ronds, noirs, brillants, écarquillés, injectés d'une énergie frénétique, dionysiaque. Prunelles dardées d'animal mythique, de divinité cannibale. Et c'était comme si Picasso dansait, vibrait au son d'un tam-tam à l'épreuve du feu, toisait mer et soleil comme ses égaux démesurés.

Nicolas de Staël était grand, très beau, regard très bleu. Picasso, nain et trapu, vrillé, vissé dans la terre. Chauve, en short, torse nu. Ridé, fripé, vital et concentré, tel un cep orgiaque, un satyre de Thrace. Les pommettes cuites de soleil. Narcissique et rieur. Il avait abandonné Olga, tué Dora Maar promise à la folie. Il exorcisait ses virulents délires dans les jeunes corps de ses amantes. En 1946, quand il peignit *La Joie de vivre*, au paradis de Grimaldi, dans l'atelier marin du château, il était flanqué de la svelte Françoise Gilot.

Tels étaient pour Milos et pour Marine les hommes de Grimaldi. Ils n'ignoraient pas qu'à quelques kilomètres de là, juste derrière la frontière, on avait découvert dans une grotte italienne l'Homme de Grimaldi. Dont des squelettes d'enfants couverts de coquillages. Dans la même grotte des Enfants on avait exhumé, dans la fosse la plus ancienne et la plus profonde, deux squelettes de Cro-Magnon. Une vieille femme et un adolescent. Dans la même sépulture. L'adolescent déposé d'abord, la femme ensuite. Il y avait 30 000 ans ?

Milos fuyait, Marine lui tenait la main, le guidait. Il protégeait le joyau de ses yeux de la canicule de midi.

Ils croisèrent Samantha dans la rue. Elle leur proposa de les emmener en voiture se baigner à la plage de la Garoupe. Ses cheveux fluides et bruns lui descendaient jusqu'aux reins. Son short court, ses longues jambes noircies de soleil. Ses fesses hautes, deux petits blocs fuselés. Ses mollets durs et vifs dans leurs bourses de nerfs avaient quelque chose d'agressif, de lascif. Ils regardèrent l'énorme château blanc de la Garoupe niché au milieu des pins. Il avait été acheté par un milliardaire russe, retrouvé mort à Londres. Des traces de pendaison... Peut-être avec un coup de pouce du potentat du Kremlin...

Ils gagnèrent leur crique préférée. Samantha – petits seins nus aux bouts noirs, épaules larges et minces – courut sans tarder vers la mer. Marine et Milos préférèrent profiter un peu d'une brise parfumée qui rendait la chaleur plus légère.

– Qu'est-ce qu'elle nous trouve, l'amie de ta mère ? dit Marine. C'est toi qui lui plais !

Le ton n'était pas empreint de jalousie. Milos répondit :

– C'est plutôt toi ! Ma mère m'a raconté que Samantha vivait avec Jeanne, la femme qui l'accompagnait quand elle est venue déjeuner à la maison. Elle fait de la sculpture, il paraît que c'est assez beau.

– Je crois qu'elle s'ennuie un peu et que notre couple la distrait. C'est une curieuse.

Ils allèrent se baigner à leur tour. Puis tout le monde rejoignit les serviettes de bain.

– Vous savez que sur cette plage, dans cette crique, justement...

Milos et Marine attendaient. Samantha ajouta :

– Picasso venait se baigner avec Dora Maar, en 1937, et toute la bande !

– Quelle bande ? demanda Marine. Je sais qu’il est venu avec Olga, au tout début... et en 1946 peindre, au château Grimaldi, en compagnie de Françoise Gilot, et en 1937, oui, bien sûr...

– Il vivait à côté, dans le village de Mougins, à l’hôtel Vaste Horizon. Il y avait du beau monde ! Eluard et Nusch, Lee Miller, Man Ray, Ady Fidelin. Plein de belles femmes pour ces messieurs plus âgés, plutôt voyeurs et libertins. On s’amusait ! On partouzaït un peu...

Marine se taisait, rebutée par l’expression.

– Je suis maladroite ! rectifia Samantha. En fait, ils s’amusaient librement. Eluard désirait que sa jolie Nusch couche avec son ami Picasso et Man Ray faisait des photos érotiques d’Ady, la belle danseuse guadeloupéenne, dans les bras de Nusch. Dora évitait de s’exhiber nue, moins rieuse. Les hommes ont toujours les mêmes fantasmes depuis Baudelaire, vous savez bien ! N’est-ce pas, Milos ?

Milos bredouilla une réponse vague. Samantha reprit :

– Moi, ce qui me trouble, aujourd’hui, c’est que rien ne demeure de cet été merveilleux. Ils étaient là, gais, sensuels. Un grand poète, un peintre et un photographe géniaux, des femmes toutes très originales. Dora Maar, elle aussi, était une grande photographe. Nous pouvons voir désormais dans des albums ou sur internet les images très libertines de leur bonheur. C’est du passé, presque un mythe. Mais eux étaient là, vivaient ça au présent. Un bel, un long été, une éternité de bonheur.

– C’est pareil pour nous, dit Milos. On le sait bien, même si on est jeunes...

– Non, ce n’est pas tout à fait pareil. Moi je sens que le temps bascule, que je vais être happée, avalée comme Nusch, Lee, Dora, Ady. Elles étaient adorablement vivantes sous le regard de Picasso, ici même. Lui devait se sentir immortel. Il paraît qu’il ne fallait jamais lui parler de la mort. Sujet tabou !

– On sent que Picasso compte beaucoup pour vous, dit Marine.

– J’ai fait ma thèse d’histoire de l’art sur Picasso. Cet été 1937 m’obsède d’autant plus que c’est l’été de *Guernica*. Il avait peint le tableau au printemps, juste après le bombardement de la ville, en pleine guerre civile. La tuerie continuait, son pays était détruit, martyrisé. Et lui, monstrueux comme toujours, loin de s’engager dans les Brigades internationales, passait un été de plaisir à Mougins, Antibes, Juan-les-Pins. Il se baignait chez nous, ici, il baisait, sculptait des galets ou des bois flottés. Nusch venait poser pour lui, dans sa chambre, avec la bénédiction d’Eluard. Les pas légers de Nusch. L’été du fascisme et de la mort fut sans doute le plus bel été de sa vie.

– On ne sait jamais ça ! protesta doucement Milos. Peut-être qu’il était très angoissé en secret, tourmenté, et qu’il se saoulait de femmes et de soleil pour oublier.

– Non, il était plus fort que nous autres. Il s’en foutait ! Sa peinture seule l’intéressait, les femmes, les taureaux...

– Enfin ! Il a quand même peint *Guernica* ! s’exclama Marine.

– C’était une commande pour le pavillon espagnol de l’Exposition internationale de Paris. Je ne dis pas que la guerre dans laquelle son pays était plongé ne l’affectait pas, mais de là à l’empêcher de vivre, de peindre, d’aimer, de continuer, de jouir... Rien ne pouvait l’arrêter, le tarir. Monstrueux ! Le Minotaure tapi au milieu des plus belles, des plus intelligentes femmes de l’époque, qu’il aimait.

– Nous sommes tous des monstres, lança Milos.

– Oui, mais nous ne le savons pas très clairement, nous le dénonçons, nous nous amusons temporairement à jouer les méchants. La plupart du temps, nous le subissons. Lui assumait, brandissait, revendiquait, triomphait.

– Vous le détestez donc ! conclut Marine.

– Non, son instinct de vie me subjuge. J’aimerais être comme lui. Je suis un peu jalouse. Et puis je m’identifie à ses femmes, à toutes ses femmes depuis l’origine, Fernande, Olga, Marie-Thérèse, Dora, Françoise, Jacqueline et tant d’inconnues, les plus secrètes. Je voudrais comprendre. C’est ça le sujet du livre que j’essaie d’écrire à présent. Mais c’est peut-être trop psychologique. Qu’ont-elles désiré à travers lui ? Leur destruction ou une révélation, une apothéose ? Car il les a toutes plus ou moins détruites. Je ne suis pas une militante féministe. Je suis trop versatile et séductrice. Des livres accusateurs ont été écrits contre Picasso, des livres d’Américaines zélées, d’amantes, de proches... Non, je voudrais comprendre et leur donner raison, en fait, à lui comme à elles, d’avoir cédé.

– Vous exagérez, dit Milos. Françoise Gilot, qui était avec lui au château Grimaldi, vit encore. Elle l’a quitté et a écrit un témoignage lucide.

– L’exception rare. Elles ont toutes été en grand danger, toutes trompées, trahies, attaquées, atteintes. Dora folle. Marie-Thérèse, la plus épanouie, et Jacqueline Roque, la plus dure, ont fini par se suicider. Sans parler des membres de la famille, le petit-fils Pablito.

Marine s’ébroua :

– C’est bien joli, Picasso, mais il est en train de nous voler notre soleil !

Alors Samantha la prit de vitesse. Elle alla demander à trois garçons le ballon qu’ils avaient apporté sans y jouer. Ils le lui offrirent en la détaillant des yeux. Elle s’élança, fit valoir sa souplesse voluptueuse, appela Milos et Marine. Ils s’échangèrent la balle. Établissant, sous les regards des trois garçons, la charmante chorégraphie d’usage. Samantha, plus aguerrie, précise, lançait le projectile droit au but. Marine, ratant de temps en temps la réception, courait le rattraper, en deux ou trois enjambées qui précipitaient, pliaient, son corps vers le sol, bras tendus. Elle se relevait,

presque essoufflée, en tenant le ballon, exécutait quelques pas croisés, gracieux, sur la pointe des pieds pour rejoindre le cercle de ses partenaires. Samantha considérait ces élégantes cabrioles avec attention. Plus tard, elle décocha exprès le ballon vers Milos, avec une énergie si chaotique qu'il fit des gestes maladroits sans réussir à le capter entre ses mains. Les lunettes glissèrent un peu sur son nez. Il les rajusta et, soudain, comme pour se venger, il osa les retirer. L'éclair bleu frappa Samantha, qui ne put cacher tout à fait sa surprise. Les trois garçons avaient vu eux aussi le sortilège, et chuchotèrent entre eux. Avant de remettre ses lunettes, Milos joua un moment. Peu importaient les coups, l'agilité des échanges. Les yeux interposaient leur pouvoir et leur royaume inaccessible. Samantha n'était plus sous le joug des prunelles diaboliques et prédatrices de Picasso mais sous l'emprise d'une autre folie dont elle ignorait le sens.

– Qu'est-ce qu'elle cherche, qu'est-ce qu'elle désire de nous ? demanda Marine. Elle veut nous faire partouzer comme les amies de Picasso, d'Eluard et de Man Ray, ce fameux été de *Guernica* ? Elle vit sous l'emprise de ce mythe ! C'est bizarre.

– Je ne crois pas qu'elle sache exactement ce qu'elle attend de nous...

– Elle est un peu perverse et très attirante, quand même...  
Cajoleuse et brillante.

– Elle te trouble...

– Et toi ?

Milos se tut, en proie à un flash. Samantha surgie dans la salle de bains, disant de lui. Ses yeux surpris. Le rapt.

Milos, à la demande de Marine, interrogea sa mère sur l'amitié qui la liait à Samantha.



– C’est surtout du passé, tu sais, quand nous étions étudiantes. Elle est allée avec moi, en Crète, l’été qui a suivi ma première visite.

– Ce fut comment ?

– Un bel été de ces années-là. Nous étions jeunes. On se croyait libres.

Sa mère était donc retournée sur les lieux du mythe, du premier amant, de la révélation, du ravissement. Mais il sentait que ce deuxième séjour n’avait rien à voir avec le premier.

Quand il répéta à Marine ce qu’il venait d’apprendre, celle-ci hésita puis lui déclara :

– Je crois qu’elles furent amantes là-bas. C’est le genre. Elles n’ont pas dû revoir le type. Ou ça n’a plus marché. Le bel inconnu, lui, n’est pas revenu. Rien ne prouve qu’il s’agissait d’un insulaire. Et Myriam est tombée sous le charme ambigu de Samantha. Cela te choque, toi, le fils ?

Jamais Marine, si protectrice, ne l’avait visé ainsi, avec cette pointe de défi.

– Tu vas vite ! C’est si facile que cela ? Tu as déjà eu une aventure de cette nature ?

– Vaguement...

– C’est précis !

– Je n’ai pas eu beaucoup le temps, je t’ai aimé tout de suite.

– Mais tu as connu le trouble...

– Oui, un peu...

– Mais pour qui ? Je la connais ?

– Pour Zoé, la cruelle, la petite sorcière impulsive qui a voulu t’aveugler avec une poignée de sable.

– Tu ne pouvais pas choisir quelqu’un d’autre ?...

– Elle m’a parlé de vous, de l’interdiction de vous revoir qui vous frappait. Elle était pleine de perplexité sur son geste, de remords et de curiosité aussi. Elle avait une fougue diabolique.

Elle était émouvante, turbulente et un peu vicieuse. Je me laissais regarder, toucher.

– Comme moi.

– Elle débordait d'un voyeurisme sans frein, d'une fantaisie sensuelle, fureteuse. Pourtant, nous étions encore très jeunes.

Milos et Marine sont allés faire une promenade au fort d'Antibes. Cette muraille solitaire sur la mer leur fait toujours un peu peur. Les quatre saillants des bastions pointus protègent la grande tour intérieure et circulaire. Un anneau du Colisée clos, percé de quelques fenêtres, portes. Aspect de prison coupée du monde. Ils entrent dans la cour, comme dans une fosse aux lions. Une caserne aux murs blanchis qui évoque un lieu de sacrifice, d'immolation. La petite chapelle juchée au sommet de l'enceinte n'en corrige pas la cruauté, ni la maison du gouverneur. Mais tout à l'heure ils échapperont à cet enfermement, gagneront le chemin de ronde et la vision de la mer illuminée.

Ils croient – et ils se trompent – que c'est dans la tour que Nicolas de Staël est venu peindre l'immense *Concert* qui ne pouvait pas tenir dans son atelier-perchoir de la corniche. Une toile de six mètres de long, trois mètres cinquante de haut. Un défi. Il avait assisté à Paris à des concerts de Webern et de Schönberg. Bruissant de sensations, d'idées. Et la bataille avait commencé dans une solitude terrible. Un désarroi. Jeanne Mathieu, son amante, refusait de venir le voir. Il avait demandé à Françoise, sa compagne, de partir avec les enfants. Elle ne voulait pas partager son amour avec Jeanne. C'était un drame banal. Il le vivait, bien sûr, comme la plus intime, la plus irrémédiable tragédie. Picasso, lui, conjugait les amours. Hypnotisées, les amantes obéissaient : Marie-Thérèse et Dora. Chacune dans sa maison attendait la visite du roi qui les remplacerait pour éternellement

recommencer. Nicolas avait rompu avec sa peinture ancienne, celle qui venait de lui apporter la célébrité, l'argent. Il avait abandonné ses empâtements épais, taillés dans la matière, stratifiés. Ceux de ses merveilleux « Footballeurs » que Milos et Marine ont vus tant de fois au musée Grimaldi. Le Parc des Princes fut pour le peintre une révélation, un match nocturne éclairé par des projecteurs. Des corps solides, aux couleurs éclatantes, imbriqués dans leur course, leur bousculade savante. Des bagarres et des bourrasques de corps géométriques, concrets, des rouges vifs, des bleus, des blancs agglomérés, magnétiques. Une hallucination. Le chaos de la vie sculpté dans la peinture. À la fin, de Staël s'était converti à une peinture fluide, en couches minces, impondérables. Une peinture qui était devenue vulnérable, ultrasensible comme une peau. Ses proches, son collectionneur regrettaient cette mutation. Ils préféraient l'ancienne texture de tesselles dures, irradiantes. Dans sa tour, il fut plongé en plein dénuement. C'est du moins ce que ressentent Milos et Marine.

Au printemps 1955, trois jours de travail pour peindre le piano noir sur fond rouge, la contrebasse énorme et vide. L'espace désert qui les sépare. Quel couple ? Des esquisses de partitions, de musique, d'harmonie impossible tentaient de relier les deux figures, de remplir cette vacance. Trois jours seulement. Lui qui peignait lentement : « Je suis lent, je ne suis pas Picasso. » L'Autre, l'envahisseur, le tyran magnifique qui, en 1946, était venu triompher avec sa *Joie de vivre* au château Grimaldi, qui était venu aimer. Heureux en amour, comblé par la présence de Françoise Gilot, jeune, déliée, élancée, dévouée, adorante. Nicolas, neuf ans après le peintre glorieux, seul, affronté au doute, à la douleur. Milos et Marine ont lu cette phrase écrite à son ami Jacques Dubourg, le jour de sa mort : « Je n'ai pas la force de parachever mes tableaux. » Vertige d'être arrivé jusqu'au bout de sa peinture. Au bout de l'amour, au bout de la solitude. Rebut

de la vie. Il va se tuer. *Concert*. Arène du sacrifice. Instruments injouables. Blocs séparés, passifs. Rien ne vibre.

– C’est vrai que ça ne joue pas... dit Marine. Ses footballeurs jouent, jonglent. Ils sont épiques et turbulents. Là, tout est arrêté.

« Antibes est une prison à ciel ouvert, avec une lumière à supplice transparent. » Milos a lu cette phrase de De Staël dans la librairie du château. Et elle l’a percé au cœur de sa vie. Nicolas de Staël est devenu son peintre préféré. Non, on ne peut plus jouer au football dans cette incandescence. A-t-il eu, au moins, l’idée de s’oublier dans la contemplation de la mer, de l’azur, du soleil matinal sur la vieille ville, le château, la cathédrale, les bateaux blancs, le grouillis des clapotis, des vagues carambolées ? C’est plus vaste que nous et cette vision nous délivre. Il réussissait si bien à restituer cette splendeur au Lavandou, à Agrigente, à Fiesole. Cependant, il a peint un tableau du Fort Carré, mais gris, en couches fluides, fuyantes. Bordées de noir. Une pyramide un peu triste et fondue. Un amas de mouettes douces et mortes. Un tableau du Nord. De la Neva. De son pays perdu.

Milos et Marine sont maintenant là-haut sur les coursives. Dans la tempête du bleu. Marine respire fort. Le diamant dilaté de la mer à perte de vue. Les bateaux blancs du port. On ne veut pas, on ne peut pas mourir. Milos a gardé ses lunettes noires. Il perd l’éclat de ce feu bleu. Il faudrait oser l’éblouissement. Voir l’intensité. Risquer l’aveuglement. Elle lui baise la joue, lui serre la main, l’entraîne dans une ronde autour de la muraille, le long des flèches des bastions hérissés. Le jardin vert au pied des fortifications, l’odeur citronnée des essences, des pins, des palmes, des buissons fleuris, le tonnerre des cigales. Toute la matière grésille, crépite. Elle voudrait courir, crier, rire comme les dieux. Mais elle est flanquée de ce mystère d’homme masqué. Beau avec ce bandeau sur les yeux. Elle désire Milos. Le voir, le regarder, nu, dans la lumière. Ses yeux grands ouverts, prodigués sur elle. Une fontaine de bleu intarissable. Les yeux



RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCQ  
IMPRESSION : IMPRIMERIE FLOCH À MAYENNE  
DÉPÔT LÉGAL : JANVIER 2021. N° 146866 (00000000)  
IMPRIMÉ EN FRANCE